

## DE L'ART BRUT À LA VISITE DE MARS

# Les artistes de la 5<sup>e</sup> dimension

Excentriques, excentrées, les œuvres de ces artistes souvent ignorés du milieu de l'art ont vu le jour en marge de la société, en pleine séance spirite ou dans une autre galaxie. Décollage immédiat...

par Emmanuelle Lequeux, Isabelle de Wavrin, Judicaël Lavrador & Stéphanie Moisdon

**O**utsider, autodidacte, ésotérique, visionnaire, médiumnique, folk, singulier, hors normes, création franche... Les adjectifs pullulent autour de l'art que, pour plus de facilité, l'on a dit «brut»: cette esthétique qui s'est construite aux marges de la société et du milieu fermé de l'art a des dizaines d'appellation, et des centaines de visages. En ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, elle fascine de plus en plus plasticiens, conservateurs et marchands. Nombre d'expositions lui laissent aujourd'hui une place d'honneur, qui incite enfin à brouiller des repères trop établis. Ainsi du palais de Tokyo, qui invite dans «Chasing Napoleon» Paul Laffoley, un ovni de l'art [ill.ci-contre, lire p. 86]; ou encore du CAPC de Bordeaux qui, dans son actuelle exposition intitulée «Insiders», fait paradoxalement la part belle à quelques outsiders: Abu Bakarr Mansaray, né en Sierra Leone, autodidacte qui évoque dans des dessins affolés

la résurrection alien ou des fourmis artilleuses; Richard Greaves, qui construit dans la forêt québécoise de Beauce un vaste jardin de sculptures composées de rebuts au sein de cabanes instables; ou encore Suzanne Treister. Cette dernière s'est inventé un alter ego, Rosalind Brodsky, chercheuse capable de voyager dans le temps et de déceler des liens entre recherches militaires, industrie de l'entertainment et pouvoirs de l'occulte, qu'elle retrace en de riches diagrammes. Autant d'artistes qui n'ont plus rien de brut mais qui parviennent à faire de la marge un de nos nouveaux centres, et renouvellent notre regard sur cette esthétique longtemps enfermée dans les frontières de la trop simple anormalité.

**«Les œuvres des aliénés sont à prendre au sérieux»** Paul Klee, 1912

Facteurs, mineurs, quincailliers, spirites ou aliénés, les artistes non professionnels ont créé le

plus souvent dans le secret de leur chambre, sans jamais imaginer qu'un jour autrui poserait un regard sur leur œuvre.

Il fallut attendre le peintre Jean Dubuffet pour leur donner une visibilité, et les regrouper, à l'orée des années 1950, en une famille vaste et constamment recomposée. Avant lui, d'autres artistes s'étaient montrés bouleversés par ces créations marginales, où la norme se noie dans l'étrangeté, où l'intuition laisse place au savoir et aux techniques enseignées par d'autres. Les romantiques ouvrent les premiers leur horizon à ces formes folles. Mais c'est Paul Klee qui donne définitivement une voix aux sans-voix: «Les œuvres des aliénés sont à prendre plus au sérieux que tous les musées des beaux-arts, écrivait-il dès 1912, dès lors qu'il s'agit de réformer l'art d'aujourd'hui.» Max Ernst, lui aussi, porte le regard sur ces créations hors du commun, quand en 1922 paraît un ouvrage qui fascina nombre d'artistes: *Expressions de la folie*, rédigé



## CINQ FIGURES SINGULIÈRES

par le psychiatre Hans Prinzhorn, qui eut Adolf Wölfl (lire p. 95) comme patient. À l'université d'Heidelberg, où il exerçait, il rassemble une collection d'images réalisées par des artistes atteints de maladie mentale. Celle-ci sera présentée à l'exposition «Art dégénéré» conçue par les nazis en 1933 : en rapprochant ainsi les expressionnistes des aliénés, les défenseurs d'une beauté aryenne entendaient démontrer combien Picasso, Nolde ou Kokoschka n'étaient que des malades.

Miraculeusement parvenue intacte jusqu'à nous, cette collection influence Dada, le Bauhaus, mais aussi le surréalisme parisien, à commencer par André Masson. C'est au contact de ce dernier que Dubuffet découvrit ces œuvres nées de l'aliénation, avant de créer en 1947 sa Compagnie de l'art brut. Il étend sa notion à tous les marginaux de la création, et les rassemble sous une fameuse définition : «Des productions présentant un caractère spontané et fortement inventif, aussi peu que possible débitrices de l'art coutumier et des poncifs culturels, et ayant pour auteurs des personnes obscures, étrangères aux milieux artistiques professionnels.»

### Des œuvres d'autodidactes qui touchent au tréfonds de l'être

Fin le temps où Antonin Artaud pouvait écrire dans sa *Lettre aux médecins-chefs des asiles de fous* datée de 1925 : «Combien êtes-vous pour qui le rêve du dément précoce, les images dont il est la proie sont autre chose qu'une salade de mots?» Éloignées de toute notion de progrès, dépouillées des dogmes modernistes, ces œuvres touchent au tréfonds de l'être : «Elles mettent à nu le péril et la vulnérabilité inhérents à tout psychisme humain ; elles nous touchent par les choses qu'elles nous disent obscurément sur nous-mêmes, et non parce qu'elles seraient étranges ou incongrues, écrit Jean-Louis Ferrier dans son ouvrage *les Primitifs du XX<sup>e</sup> siècle* (éd. Terrail). Parallèlement, le moi dévasté des malades se décentre, et leur activité picturale est à comprendre comme un effort pour le recentrer.» Et une heureuse promesse de décentrage pour les amateurs d'art contemporain. E.L.



## 1 | Paul Laffoley, ex-otage des aliens Sa vérité est ailleurs

De gauche à droite

### *Cosmogenesis to Christogenesis*

2005, acrylique, encre, lettres en vinyle, photographies collées sur panneau, 76,2 x 76,2 cm.

### *The Number Dream*

1968, huile, acrylique et inscriptions sur toile, 185,4 x 185,4 cm.

### *The World Soul of Plotinus*

2001, huile, acrylique et inscriptions sur toile, 185,4 x 185,4 cm.

À 69 ans, l'œil pétillant et le verbe haut, il ne porte aucune séquelle visible de son enlèvement par les extraterrestres. Le morceau de métal que les bonshommes verts lui ont planté dans le crâne ne fut d'ailleurs repéré qu'au cours d'une IRM passée en 1992. Le laboratoire de nanotechnologie non identifié qui l'a opéré a vraiment fait du beau boulot. Mais Paul Laffoley n'a pas attendu cette révélation pour croire aux ovnis, ni à la machine à remonter le temps ou à la possibilité de bâtir un pont entre la Terre et la Lune. Entre autres utopies dont tous les plans, diagrammes, schémas et longues notices techniques, métaphysiques ou alchimiques sont repris dans les peintures de l'artiste visionnaire. Lequel commença tôt à voir plus loin que tout le





Torturées, violées, massacrées, les gamines hermaphrodites de Darger tentent de résister aux forces du mal.

## 2 | Henry Darger, poète épique et général en chef des Vivian Girls Les infortunes de la vertu sur 15 145 pages

À l'heure où Chicago s'éveille à la modernité, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le petit Henry Darger, âgé de 4 ans, perd sa mère lors de la naissance de sa sœur. De foyers violents en asiles pour enfants attardés, son enfance se perd dans le drame. Voilà sans doute le cœur de son œuvre, ce traumatisme précoce dont il ne se remettra jamais, jusqu'à sa mort en 1973. Le jour, Darger est employé au nettoyage dans un hôpital. La nuit, il se consacre à une œuvre prolifique : la composition d'un roman dessiné intitulé *In the Realms of the Unreal* (« Dans les Royaumes de l'Irréel »). Ou, pour être plus précis, « l'histoire des Vivian Girls dans ce qui est connu sous le nom des Royaumes de l'Irréel et de la violente guerre glandéco-angelinienne

causée par la révolte des enfants esclaves ». Quinze volumes, 15 145 pages d'une œuvre affolée où des fillettes souvent pourvues d'un phallus, les Vivian Girls, sont aux prises avec des adultes cruels, les Glandéliniens, qui les réduisent à l'esclavage, les soumettent à la torture, les assassinent. Seul le capitaine Darger vient à leur rescousse. Tornades, explosions, mille perversités... Cette œuvre demeurera secrète jusqu'à ce que le propriétaire de la chambre de Darger, le photographe du Bauhaus Nathan Lerner, ne la découvre par hasard quand ce dernier la quittera pour une maison de retraite, en 1963. Il la sauve des déchets qui s'accumulaient dans la pièce. Dessinées recto verso, agrémentées de collages

tirés des magazines, ces planches panoramiques livrent une saga aux couleurs acidulées empruntées aux albums de l'enfance. Du reste de la vie de cet artiste de la nuit, on ne sait quasiment rien. Si ce n'est qu'il répondait à son propriétaire qui s'enquêrait de sa santé, chaque dimanche au sortir de la messe : « Demain, peut-être, le vent cessera de souffler. » E. L.

De haut en bas

**Sans titre**

Entre 1940 et 1960, fusain, crayon, aquarelle et collage sur papier, 271 x 58 cm.

**At Cedernine, They Are Treacherously Attacked...**

Vers 1930, crayon et aquarelle sur papier, 48,2 x 116,8 cm.







**Sans titre**  
*(Tableau merveilleux n° 35)*  
 5 août 1948, huile sur toile,  
 58 x 81 cm.

Initié à la radiesthésie, Crépin donnait à ses toiles, réalisées sous l'égide d'anges gardiens, une colossale mission : mettre fin à la guerre. Aujourd'hui encore, certains leur confèrent de réels pouvoirs de guérison.

## 3 | Fleury-Joseph Crépin, messie et médium 45 toiles pour sauver le monde

Un jour de 1939, Fleury-Joseph Crépin entend une voix qui lui promet : « Quand tu auras peint 300 tableaux, ce jour-là la guerre finira. Après la guerre, tu feras 45 tableaux merveilleux et le monde sera pacifié. » Plombier-zingueur marié à une quinquillière, cet homme de 63 ans voit ainsi sa vie transformée. Dès 1930, il s'était découvert des dons de guérisseur en pratiquant la radiesthésie. Il se met à soigner par imposition des mains et par télépathie. Très vite, il rencontre dans le milieu spirite deux grands peintres médiums : Victor Simon et Augustin Lesage. Il s'engage dans leur voie juste avant la guerre, peignant sous état médiumnique, sous la surveillance de ses anges gardiens qui l'aident à pallier sa très

mauvaise vue et lui dictent le choix des couleurs. Faut-il y voir un signe ? C'est en mai 1945 qu'il achève sa 300<sup>e</sup> toile. Il se lance ensuite dans une série de tableaux dits merveilleux en 1947. Perlés de centaines de gouttelettes de couleurs, dont il ne livra jamais le secret, ses motifs portés par la symétrie imitent l'architecture des palais et des temples. Des figures humaines et animales les constellent pour construire un univers irradié de couleurs, aussi éclatant que les fanfares de cuivre pour lesquelles Crépin composa des partitions. Alors que tous les dessins qui lui servirent d'esquisse ont été enfermés dans son cercueil, sa peinture garde pour certains une réelle capacité prophylactique. E.L.



## 4 | Aleksander Lobanov : sourd, pétaradant, désarmant... Autoportraits à la kalachnikov



21-dessus *Sans titre*

Non daté, aquarelle et encre sur papier, 42 x 30 cm.

21-contre *Sans titre*

1980, encre et crayon de couleur sur papier, 29 x 46 cm.

Durant toute sa vie passée dans un asile, le Russe Lobanov n'eut qu'une obsession : se représenter armé, en une vaine propagande de lui-même.

Il vivait dans un monde de silence, où ne semblait résonner que le bruit des armes.

Sourd-muet et analphabète, atteint de troubles mentaux, Aleksander Pavlovitch Lobanov a passé la plus grande partie de sa vie à l'hôpital psychiatrique d'Afonino, en Union soviétique. Il faut attendre la chute du régime au début des années 1990, et sa mort en 2003, pour que son œuvre atteigne les cimaises des musées. Au total, elle se compose d'environ 500 dessins au crayon, à la gouache ou au Bic, et 600 photographies, qui sont longtemps restés stockés dans deux valises sous son lit d'asile. Des catalogues d'armes aux journaux de propagande en passant par les icônes religieuses, Lobanov s'est servi de son ordinaire pour composer une étonnante galerie d'autoportraits. Un principe : on l'y voit systématiquement affublé d'une kalachnikov, obsession agrémentée de fioritures, d'arbres et d'oiseaux empruntés à l'iconographie populaire. À ses débuts, à la fin des années 1950, ce sont Lénine et surtout Staline que Lobanov portraiture. Mais peu à peu, ses propres traits de koulak viennent effacer ceux de la dictature. Systématiquement de face, il apparaît aussi hiératique que son arme, qui se tait, elle aussi. Dans son regard, toujours l'incertitude de sa présence au monde. Et, pourtant, une étonnante affirmation de lui-même, dans des dessins dont aucun ne se ressemble. Soldatesque éperdue, guerre forcément perdue ? L'art lui a, semble-t-il, permis d'apprivoiser sa psychose, si ce n'est de la vaincre, en lui donnant une parole et une voix. E.L.

> [www.aleksander-lobanov.com](http://www.aleksander-lobanov.com)







### Sans titre

1970-1990, matériaux de récupération

Aux abords de Chandigarh, ou dans une exposition à Londres, ce petit fonctionnaire indien s'est inventé clandestinement un paradis où mettre en scène ses milliers de sculptures.

## 5 | Nek Chand et son jardin très secret La ménagerie de pierre

**R**ock Garden, le jardin de Nek Chand, attire, en Inde, presque autant de visiteurs que le Taj Mahal... Proliférant zoo de pierre, jardin où se mêlent l'animal et le minéral, ce haut lieu de l'art brut rivalise de beauté contemporaine avec la proche Chandigarh, dessinée par Le Corbusier. Il est né il y a une quarantaine d'années, gagné sur la jungle. Recyclant tous les matériaux qui lui tombent sous la main, Nek Chand, humble fonctionnaire de l'administration des transports, réalise des sculptures enchantées. Il est emporté par sa «curiosité naturelle», confie ce taciturne personnage au *National Geographic*. Pour lui, il n'est là question que «d'ingénierie, pas d'art». Ses créatures proli-

fèrent peu à peu, centaines de silhouettes qui recréent un monde de céramique et de fantasme. Chand travaillait de nuit, de peur d'être tancé par les autorités. Facteur Cheval de l'illégal, il sut néanmoins convaincre ces dernières de préserver sa création une fois qu'elle fut découverte. Cinquante ouvriers se mirent alors à travailler à ses côtés afin de donner forme à ses rêves, qui errent sur dix hectares entre gorges, allées, arches et jardins. Faits de vaisselle brisée, de bidons rouillés, de néons fatigués, de fils électriques, voire de cheveux humains, 5 000 antilopes, chiens, tigres et singes composent en accord avec les humains une ode visionnaire au développement durable. E.L.

➤ [www.nekchand.com](http://www.nekchand.com)





## REPORTAGE À LONDRES Tous au Museum of Everything!

Éphémère et itinérant, ce musée consacré aux artistes «outsiders» a attiré le tout-Londres lors de son inauguration en octobre dernier. Visite au pays de l'insolite.

ci-dessus NEK CHAND *Sans titre*  
1988, technique mixte.

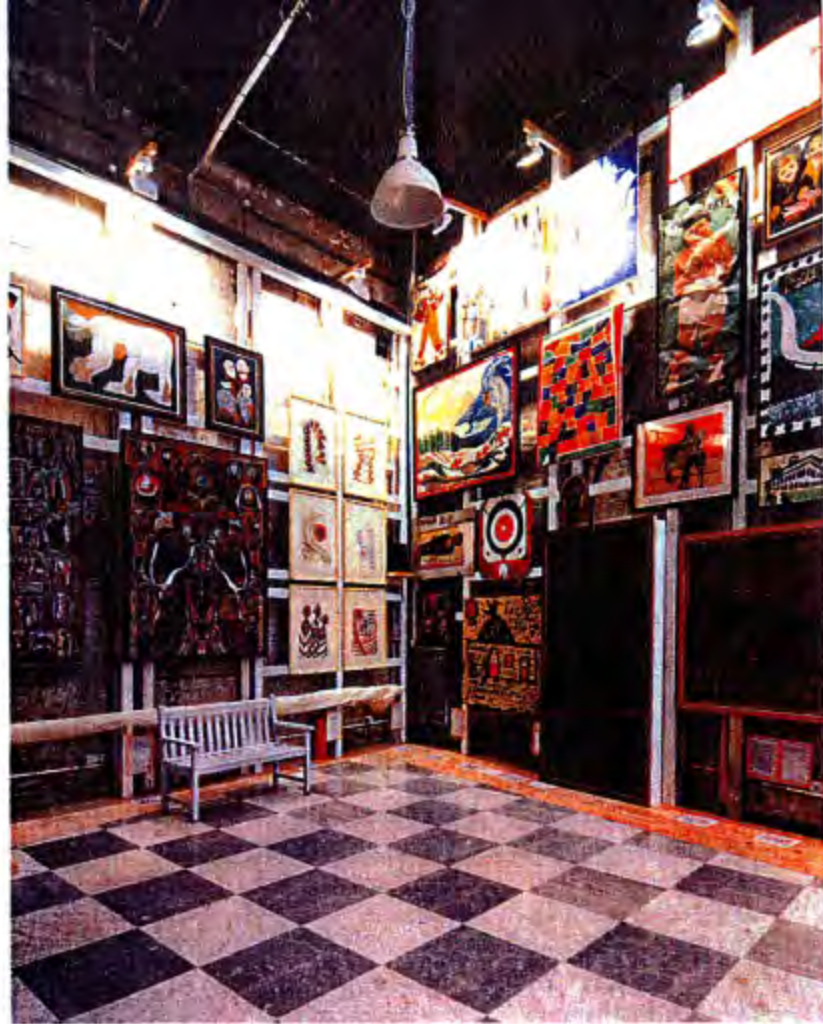
Cahin-caha, cette bande de sympathiques extraterrestres nés de l'imagination fertile de cet artiste indien invite les visiteurs du Museum of Everything à une promenade hors des sentiers battus.

Une vilaine façade de brique brune et de carrelage gris abritant la bibliothèque de Primrose Hill, au nord de Regent's Park, masque l'entrée de ce nouveau musée. Au fond d'un étroit passage, une guirlande de loupottes multicolores signale son entrée. La porte en bois un peu déglinguée pourrait être celle d'une étable. Souvenir sans doute de l'époque pas si lointaine où les habitants de la colline venaient y faire traire leurs vaches. Dans une seconde vie, les lieux ont abrité le studio d'enregistrement Mayfair qui a vu défiler les Rolling Stones et Madonna, avant de tomber en désuétude. Abandonné pendant plusieurs années, ce bâtiment d'environ 1 000 m<sup>2</sup> a été loué pour une bouchée de pain à un personnage au moins aussi original que l'endroit. Autodidacte de 40 ans, James Brett a plusieurs casquettes. Entrepreneur, il restaure des immeubles anciens qui l'inspirent. Producteur et réalisateur de cinéma, il tourne en ce moment un film sur

Kim Noble, Anglaise atteinte de troubles rares qui lui font s'identifier et vivre alternativement la vie d'une vingtaine de personnes nées de son imagination, masculines et féminines, de tous âges, dont douze artistes peintres ayant chacun son propre style. Collectionneur, James Brett assemble aussi depuis une dizaine d'années des objets, sculptures, peintures et dessins répondant communément à l'appellation d'art brut. «En France, il y a beaucoup d'art brut, trop même, à la Halle Saint-Pierre et dans d'autres musées de Paris, mais il n'y a pas assez de célébration des individus, déplore cet humaniste. Tout est trop intellectualisé. Il manque l'essentiel, la relation personnalisée avec les univers si singuliers de ces créateurs travaillant en marge de la société moderne.»

Ici, on entre de plain-pied dans leur monde merveilleux. Le passage obligé par la cafétéria où une petite dame à frisettes vous sert un thé à réveiller un âne mort





dans d'antiques tasses de porcelaine fleuries dépa-reillées, face à un joyeux stand de tir de W.F. Mangels provenant de Coney Island, redonne le sourire aux plus grincheux. Il ne reste plus qu'à grimper un étroit escalier biscornu pour accéder aux salles. En fait plutôt des grottes, des niches ou des alvéoles se succédant comme dans un labyrinthe qui débouche sur une vaste salle couverte du sol au plafond de centaines de peintures, sculptures et dessins multicolores d'une centaine d'artistes. Au contraire, chacune des cellules qui la précèdent est consacrée à un seul artiste. La première célèbre l'Indien Nek Chand [lire p. 91]. Plus loin, une armoire vitrée à peine éclairée s'ouvre sur une accumulation de «machines à soigner» d'Emery Blagdon. Découverts dans le Nebraska, ces fragiles mobiles et suspensions en fil de fer rappellent les *dream catchers* servant à protéger les jeunes Amérindiens des mauvais rêves. En face, une cellule affiche à touche-touche une série d'autoportraits arme au poing du sourd-muet Aleksander Lobanov [lire p. 90].

Une centaine d'artistes de toutes origines tapissent de leurs œuvres la grande salle de l'ancienne laiterie d'abord transformée en studio d'enregistrement avant d'abriter leurs singuliers travaux.

## John Baldessari et Ed Ruscha ultrafans

Venus à Londres pour le vernissage de leurs expositions respectives, l'une à la Tate Modern, l'autre à la Hayward Gallery, John Baldessari et Ed Ruscha ont adoré, comme quantité d'artistes qui se sont précipités

au Museum of Everything sur leur conseil. À commencer par Sophie Calle qui expose, elle, à la Whitechapel jusqu'au 3 janvier. Elle a trouvé l'endroit tout simplement «magique». Conscient de la fascination de nombre d'artistes contemporains pour l'art brut, James Brett avait eu la brillante idée pour cette première exposition, de faire appel à une cinquantaine d'entre eux pour sélectionner un artiste de sa collection ou d'autres, et rédiger un texte en justifiant leur choix, lequel figure face à chaque installation.

Annette Messenger a choisi Aloïse Corbaz; Christian Boltanski, Miroslav Tichý; Tal R, Judith Scott... «Pour certains comme Nek Chand ou Henry Darger, il y a eu des embouteillages», reconnaît l'initiateur de l'aventure. Devant le succès de cette première exposition initialement prévue pour une quinzaine de jours, elle est prolongée jusqu'à Noël ou janvier avant d'être reprise, en principe en mars par la fondation Agnelli à Turin. D'autres suivront à Londres mais leurs dates et contenus ne sont pas encore connus. Au Museum of Everything, musée de tout mais pas de n'importe quoi, la fantaisie est de règle. Rien n'y est bien sérieux sauf le culte voué aux artistes. I.W.



Les moindres recoins sont habités. Ici, par d'étranges cocons géants confectionnés par Judith Scott, trisomique californienne aveugle, sourde et muette, qui a croupi pendant trente-cinq ans dans une institution publique avant de pouvoir exprimer son génie salvateur.



# DES MUSÉES À TRAVERS LE MONDE

## Dans les havres de l'inconscient

De Lille à Lausanne en passant par Baltimore, les artistes de la marge sont entrés au musée. Soit autant de sanctuaires discrets fondés par les successeurs de Dubuffet, l'inventeur de la notion d'art brut.

Si l'art dit «brut» peine à trouver la voie des grands musées, quelques magnifiques institutions lui réservent néanmoins une place d'honneur. En France, c'est à Ville-neuve-d'Ascq, au musée d'Art moderne (MAM) de Lille Métropole, actuellement fermé pour travaux, que se précipitent les amateurs du genre. En 1999, cet abri de maîtres cubistes s'est vu offrir la somptueuse collection de l'association L'Arcane, qui se bat depuis 1982 pour la défense de l'art brut: quelque 3 900 œuvres, représentant 170 artistes, que le musée a désiré accueillir dignement en leur offrant un tout nouvel espace de 2 700 m<sup>2</sup> dessiné par l'architecte Manuelle Gautrand. Les plus grands artistes y sont représentés, issus de tous les continents: les pionniers du XIX<sup>e</sup> siècle, comme Émile Josome Hodinos, mais aussi les grands du siècle dernier, comme Aloïse Corbaz, Fleury-Joseph Crépin (lire p. 89), Henry Darger (lire p. 88), Auguste Forestier, Madge Gill, Augustin Lesage, Guillaume Pujolle ou Adolf Wölfli. La plupart des œuvres ont été réalisées sur papier, mais le MAM recèle aussi de nombreuses sculptures et des peintures sur toile. Il s'agit de la plus grande collection publique française en ce domaine, mise en lumière chaque année par une exposition monographique.

### Surréalisme? Art brut?

Un autre lieu, à Paris, s'est spécialisé dans cet art de la marge: la Halle Saint-Pierre. Sous sa verrière montmartroise de style Baltard, cet élégant espace accueille collections et artistes du monde entier, tentant de repousser au maximum les limites de l'art brut. Le projet a été inauguré en 1995 avec l'exposition «Art brut et compagnie – La face cachée de l'art contemporain», qui réunissait les cinq collections

francophones majeures d'art singulier. Depuis, plus d'une trentaine d'expositions ont poursuivi «la recherche et la réflexion sur les formes insolites et hors normes de la création contemporaine». La Halle Saint-Pierre a ainsi honoré les plus grands, comme Crépin ou actuellement Chomo (ill. ci-contre), l'ermite de la forêt de Fontainebleau, mais a su aussi défricher des terres vierges: explorant l'art brut brésilien, l'art outsider australien, mettant en valeur la naïveté d'Haïti, frôlant les frontières avec le surréalisme en accueillant le couple d'artistes Fred Deux & Cécile Reims.

### Un centre d'études Henry Darger

Autre haut lieu, le musée d'Art brut de Lausanne, qui vient lui aussi de fermer pour une rénovation de son éclairage, avant de rouvrir

en février 2010. Il est né de la dotation par Jean Dubuffet de sa collection riche de 4000 œuvres d'art brut à la ville. Installé dans un château du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce musée complète à merveille celui de Lille Métropole, permettant de découvrir l'inquiétante somptuosité des dessins de Marguerite Burnat-Provins, les sculptures sur bois totémique d'Auguste Forestier, les géométries proliférantes de Madge Gill, ou encore les lettres ornées d'Eugénie Nogarède. Enfin, les amateurs voyageurs ne manqueront pas l'American Folk Art Museum de New York, qui accueille depuis 2000 un bel ensemble de Henry Darger, auquel est dévoué un centre d'études, mais aussi l'American Visionary Art Museum, à Baltimore, qui rassemble depuis 1995 quelque 5 000 œuvres. Autant de promesses de voyages à la frontière de la normalité. E.L.

3 questions à Daniel Baumann,  
curator de la fondation Adolf Wölfli à Berne



## «Une construction mentale et monumentale»

Décédé dans un asile à Berne en 1930, Adolf Wölfli commence à dessiner, écrire et composer de la musique en 1899. Pendant trente ans, il accumule 1 300 dessins, 44 cahiers où sont exposées ses nombreuses théories scientifiques et religieuses, au travers de longues emphases où les mots sont déformés ou créés, l'orthographe transformée, les voyelles et les consonnes doublées ou triplées pour accentuer le rythme des phrases et sa biographie imaginaire de 25 000 pages, la *Légende de saint Adolf*, dans laquelle il affirme une connaissance nouvelle, quasi encyclopédique. Son œuvre est conservée pour l'essentiel au musée des Beaux-Arts de Berne, où elle est mise en valeur par la fondation Adolf Wölfli. André Breton le considérait comme l'un des artistes les plus importants du XX<sup>e</sup> siècle et Harald Szeemann a consacré à ses travaux un chapitre de la Documenta 5 en 1972 à Kassel.

L'œuvre d'Adolf Wölfli (1864-1930) était perçue à l'origine comme provocatrice et marginale. Comment est-elle considérée aujourd'hui?

Ce qui était vu alors comme une provocation, c'est le fait que l'on qualifie d'artiste un patient d'un hôpital psychiatrique. L'œuvre elle-même était considérée comme marginale à cause de l'origine d'Adolf Wölfli (orphelin, petit criminel, malade mental). Mais aussi en raison du mode d'expression de cet artiste, en dépit des normes et conventions dites académiques, ce qui le rapprochait du monde de l'avant-garde, qui s'est immédiatement reconnue dans son œuvre.

En tant que curator et critique d'art contemporain, comment avez-vous été amené à travailler pour la fondation Adolf Wölfli? En quoi ce personnage et son





Actuellement à l'honneur à la Halle Saint-Pierre, Chomo (1907-1999), l'ermite de la forêt de Fontainebleau, photographié dans les années 1960 dans un monument d'architecture spontanée: «l'Église des pauvres»

#### œuvre vous informent-ils sur le présent ?

Cela s'est fait un peu par hasard mais aussi en raison de la complexité de l'œuvre. Au début, il y a chez lui une prise de parole infâme, inédite et démesurée qui aboutit à une construction mentale et monumentale qui reste toujours cohérente, sur le fil, construite à partir de textes, dessins, collages, calculs mathématiques, compositions musicales et poèmes. Il résulte de cette somme un panorama exceptionnel du XX<sup>e</sup> siècle, de ses fantasmes, désirs et catastrophes, donc un miroir dans lequel nous tous, l'art, la psychiatrie, la musique et la littérature, pouvons continuer de nous réfléchir, avec toutes les vérités, défis et clichés imaginables que cette réflexion suppose.

Quelles sont selon vous les plus belles pièces de la fondation ?

L'œuvre dans son entier, donc les 25 000 pages et l'espace mental qu'elle crée, les poèmes sonores, la « Marche funèbre » (les 8 000 dernières pages), les calculs, les collages, la narration toujours aux limites, la mise en pages et la ligne de son crayon.

propos recueillis par S.M.

> [www.adolfwoelfli.ch](http://www.adolfwoelfli.ch)



ADOLF WÖLFELI *Zugsang St. Adolf Rosette* 1917, crayon, crayon de couleur et collage sur papier journal, 99 x 70 cm.

Auteur d'une biographie imaginaire de 25 000 pages. Wölfli est un des grands héros de l'art brut: c'est en le soignant que le psychiatre Prinzhorn découvrit ses œuvres, et écrivit à partir d'elles un ouvrage fondateur sur l'art produit par les aliénés.

## les expositions

> «Chasing Napoleon» jusqu'au 3 janvier au palais de Tokyo • 13, avenue du Président Wilson 75016 Paris • 01 47 23 54 01 • [www.palaisdetokyo.com](http://www.palaisdetokyo.com)

> «Chomo – Le débarquement spirituel» jusqu'au 7 mars à la Halle Saint-Pierre • 2, rue Ronsard 75018 Paris • 01 42 58 72 89 • [www.hallesaintpierre.org](http://www.hallesaintpierre.org)

> «Les chemins de l'art brut – L'Aracine et l'art brut» (exposition hors les murs du musée d'Art moderne Lille Métropole) jusqu'au 15 décembre à l'Institut national de l'histoire de l'art • 6, rue des Petits Champs 75002 Paris • 01 47 03 89 00 • [www.inha.fr](http://www.inha.fr)

> «Insiders – Pratiques, usages, savoir-faire» jusqu'au 7 février au CAPC - entrepôt Lainé 7, rue Ferrère 33000 Bordeaux • 05 56 00 81 50 <http://insiders-evento09.blogspot.com>

> «Museum of Everything» jusqu'à Noël ou 2010 angle de Regents Park Road & Sharpleshall Street Londres • [www.museumofeverything.com](http://www.museumofeverything.com)

> «Life, Liberty & the Pursuit of Happiness» jusqu'au 5 septembre à l'American Visionary Art Museum • 800 Key Highway • Baltimore • Maryland • 410 244 1900 [www.avam.org](http://www.avam.org)

> «Up Close – Henry Darger and the Coloring Book» jusqu'au 13 septembre à l'American Folk Art Museum 45 West 53rd Street • New York • +1 212 265 1040 [www.folkartmuseum.org](http://www.folkartmuseum.org)